
HISTOIRE

DES OULAD NAÏL

FAISANT SUITE A CELLE DES SAHARI

(Suite. Voir le n° 95, p. 327, de la 16^e année.)

De 1816 à 1830, le commandement des Oulad Naïl de la province d'Alger demeura partagé entre quatre cheikh.

Dans le courant du mois de juin 1830, le bey de Titeri envoya l'un de ses caïds dans le Zarez, pour recouvrer l'impôt des Oulad Naïl. La nouvelle de la prise d'Alger, qui éclata sur les Hauts-Plateaux comme un coup de tonnerre, vint surprendre contribuables et percepteur. Ce dernier, laissant là le coffre de l'Etat à moitié plein, ne pensa qu'à prévenir par la fuite le sort qui l'attendait.

Dès que les Oulad Naïl ne se sentirent plus maintenus par le rude mors turc, ils se choisirent des chefs et se préparèrent avec ardeur à razer leurs voisins, qui, du reste, agissaient de même. La désorganisation où tombèrent tous les services publics, aussitôt l'écroulement de l'ancien gouvernement, était on ne peut plus favorable au déploiement, sans contrainte, de l'humeur pillarde des Arabes.

En attendant que les tribus pussent se concerter et agir ensemble, des bandes armées parcoururent la contrée et y semèrent la désolation. Le pays, de Boghar à Laghouat, fut bientôt changé en une vaste fourmilière de coupeurs de route. A ces brigand-

dages se joignirent les luttes sanglantes des partis dans chaque tribu.

Enfin, les vols et les rapines, en affectant un caractère belliqueux et en s'opérant par grandes masses de monde, se revêtirent, en quelque sorte, d'une forme plus régulière. Les Oulad Si Mehamed se dirigèrent contre les tribus les plus riches du Tell. A moitié route, les Oulad Mokhtar (cercle de Boghar), sous la conduite du chef de la famille des Dehilis, les repoussèrent. Le peu de succès de cette première tentative ne découragea point ces pirates des Hauts-Plateaux.

En 1831, les tribus de Boghar et du sud-ouest d'Aumale, pour opposer aux Oulad Naïl qui allaient fondre sur elles, une digue infranchissable, se réunirent au nombre de 6,200 chevaux. Les Oulad Naïl, qui n'étaient que 1,500 cavaliers, n'hésitèrent pas à les attaquer. Ils mirent en déroute les tribus, s'emparèrent de leur camp, où ils ramassèrent un butin immense.

En 1832, les Oulad Naïl portèrent la dévastation jusqu'à Mecila, dont ils égorgèrent la garnison composée de 30 soldats Turcs et d'auxiliaires Arabes. Pendant leur absence, les Bou Aïche, les Oulad Khelif, les Oulad Chaïb, les tribus du Djebel Amour, pillèrent leurs silos. A leur retour, les Oulad Naïl assaillirent chacune de ces tribus séparément et leur rendirent avec usure le mal qu'elles leur avaient causé.

En 1834, les Oulad Si Mehamed tentèrent une nouvelle incursion dans le Tell. Cette fois-ci, le choléra se mit au milieu d'eux et fit dans leurs rangs d'horribles ravages. Les Larbaa profitèrent de l'abatement où le cruel fléau jeta leurs ennemis traditionnels pour les razer complètement.

Cette anarchie n'existait pas seulement chez les Oulad Naïl : elle embrassait toute la province d'Alger, à l'exception du littoral occupé par les troupes françaises. Nous ne songions pas encore à porter nos armes, et avec elles l'ordre et la tranquillité, dans les contrées inconnues du midi.

Il fallait cependant une fin à ce triste état de choses. Mais quel serait l'indigène, à défaut des Français, assez fort, assez habile, pour se rendre maître de l'esprit turbulent des populations guer-

rières du Sahara ? Ce ne pouvait être que le fils de Mahi ed-Dine, El-Hadj Abd el-Kader, dont la plus grande partie de l'Ouest de l'Algérie reconnaissait déjà l'autorité. La ville de Médéa et les tribus de ce district le demandaient à grands cris, comme le seul capable de ramener un peu de calme dans le pays. Il leur avait annoncé sa prochaine arrivée. Mais il y avait à sa venue dans la province d'Alger, un empêchement grave, sinon insurmontable pour un homme entreprenant : les injonctions qu'il avait reçues du gouvernement français de ne pas franchir le Chelif. Cet obstacle, tout moral alors, n'était pas suffisant pour arrêter son audace et son ambition, et retenir sa main prête à se tendre vers la riche proie qu'offrait à son orgueil le Sud de la province d'Alger. Il lui fallait toutefois un prétexte pour traverser le Chelif. Un homme, un religieux, allait le lui fournir. Cet homme était Si Moussa, de la puissante confrérie des Derkaoua (1) ou moines mendiants, qui, à différentes reprises, avait fait trembler les souverains de l'Algérie.

Voici ce que nous avons pu connaître de Si Moussa, dont la vie n'est pas sans importance pour l'histoire des premières années de notre conquête. Sa réputation ne fut d'abord que celle d'un zélé chef de Khouane, d'un prédicateur enthousiaste. Plus tard, le rôle politique qu'il joua, son attaque, plutôt précipitée que folle, contre Abd el-Kader, les embarras, heureusement passagers, qu'il nous attira, lui valurent auprès des Indigènes une célébrité qui dure encore. Il en est peu qui n'aient entendu parler de ce chef de Khouane. Nous croyons donc que le récit de ce que nous avons appris sur cet homme aura quelque intérêt.

Sidi Moussa ben Hacène el-Masri, naquit en Egypte, aux environs de Damiette. Il était encore enfant quand son père mourut. En 1822, une tumeur à la tête le força d'aller en Syrie consulter un médecin en vogue. Au bout d'un an il fut guéri. Il partit alors pour Constantinople. Là, il profita de l'envoi d'un corps de troupes à Alger, pour se diriger vers l'Ouest. Débarqué dans la

(1) Consulter l'ouvrage du capitaine de Neveu sur les Khouane ou les ordres religieux de l'Algérie.

capitale de l'Algérie, on essaya de l'embaucher dans le service militaire. Il s'y refusa : sa vocation l'entraînait vers le mysticisme et la contemplation. Le fanatisme avait germé chez lui de bonne heure.

D'Alger il alla à Constantine, puis à Tunis. En 1826 on le trouve à Tripoli, en visite chez Si Mohammed ben Hamza ed-Dafri el-Madani, cheikh de la confrérie des Chadlya, qui logeait au collège institué par Sid Mostefa, secrétaire du pacha, et transformé en zaouya ou école religieuse.

Ce cheikh, après avoir demandé à Si Moussa son nom, son pays, le but de son voyage, lui donna le *dier* ou prière particulière à la confrérie, puis l'*ouerd* ou façon de dire cette prière (1). A partir de ce jour, Si Moussa appartient à la confrérie des Chadlya (2).

En quittant Sid Mohammed ben Hamza, Moussa se rendit auprès de deux autres cheikh : Sid Abd es-Selame el-Asmeur,

(1) Le mot *ouerd* et moins vulgairement *ouird*, signifie en premier lieu *arrivée*, puis un passage quelconque du Coran, dont la récitation est donnée en tâche ou pénitence. Par extension, il s'applique à l'oraison spéciale à chaque confrérie et à la manière, indiquée par un chef au nouvel affilié ou arrivant, de la réciter. — La signification de ce mot n'est donc pas *rose*, ainsi qu'on l'a souvent traduit. Dans la pratique, les deux mots *dier* et *ouerd* ont le même sens.

(2) La confrérie des Chadlya est la même que celle des Derkaoua. Mais la première dénomination est la plus ancienne, car elle rappelle le nom du fondateur de l'association ; elle est propre aux pays tunisiens et tripolitains. Quant à la seconde, elle est relativement récente et adoptée en Algérie et au Maroc.

La confrérie des Chadlya florissait dans les régences de Tunis et de Tripoli, alors qu'elle n'avait que fort peu d'adeptes parmi les populations algériennes et marocaines. Enfin, au commencement de ce siècle, le nommé Sid el-Arbi ben Ahmed el-Hasny, de la tribu des Beni Zerouil ou Zerouala, entre Tétuan et Fez, et surnommé le *Derkaouy* (de Derka, petite localité aux environs de Fez, qu'il avait habitée), fut reçu, pendant un voyage vers l'Est, membre de cette congrégation. De retour dans son pays natal, il fit des prosélytes qui furent nommés *Derkaoua*, pluriel de *Derkaouy*.

Sous les Turcs, plusieurs révoltes des Derkaoua ayant eu lieu, le nom de ces Khouane devint synonyme de celui de rebelle.

demeurant à Zelitène et Sid Ahmed ez-Zerrouk, à Masrata. Ces deux localités sont situées dans la régence de Tripoli.

Si Moussa prit ensuite la route de la province d'Oran. Il s'y aboucha avec tous les dignitaires de la confrérie des Chadlya et les frères les plus influents par leur savoir et leur sainteté.

En 1829 il partit pour Laghouat. Il arriva dans cette ville vêtu d'une *rerara* ou sac, dont le grossier tissu de laine et de poil de chèvre remplissait, sur son corps amaigri, l'office de cilice. Il y vécut quelque temps d'aumônes et frappa les habitants par ses jeûnes rigoureux et ses longues extases. Dès qu'il se vit signalé par ses austérités, il se mit à prêcher en apôtre des Derkaoua. Une fraction entière de Laghouat, les Ahlaf, reçut son *dier*, lui bâtit une zaouya et lui donna deux magnifiques jardins.

Parmi ses disciples les plus fervents, on remarquait le nommé Si ben el-Hadj. Les prières de cet homme étaient accompagnées de gestes si violents et de contorsions si bizarres que la population de Laghouat le crut longtemps possédé du démon. Moussa, qui lui avait inspiré cette sainte fureur, en avait fait son ami intime. Pour le récompenser du concours infatigable qu'il lui prêtait auprès des catéchumènes, il le créa trésorier de la Société et ne se réserva que la direction des affaires spirituelles.

Nomades et Ksouriens se pressaient en foule autour de la maison du missionnaire. A cette vue, la jalousie des marabouts d'Aïn Madi s'éveilla. Ces chefs de l'Ordre des Tedjadjena essayèrent inutilement d'apporter des entraves à l'établissement d'un voisinage si dangereux pour leur influence. Dieu, disent les Derkaoua, déjoua les mauvais desseins des envieux et abaissa la puissance de l'ancienne confrérie du pays au profit de la nouvelle, dont les œuvres lui étaient plus agréables.

Après un séjour de deux ans à Laghouat, Moussa, jugeant que sa cause avait suffisamment progressé dans cette ville et les Ksours environnants, se transporta à Meçad. Sa renommée l'y avait précédé ; il trouva tous les esprits prêts à le recevoir. Les enrôlements des Oulad Nail dans la pieuse association furent nombreux. Une zaouya et une maison furent élevées, dans le Ksar, au chef des Derkaoua, qui réussit à se faire passer aux yeux de tous comme un envoyé du ciel.

En 1834 Moussa se fixa à El-Khadra, village — aujourd'hui ruiné — situé dans le Djebel Sahari, entre Zenina et Charef. Sa propagande eut, dans cette localité, tout le succès désirable. Les pèlerins affluaient de tous côtés. Les offrandes tombaient dru sur ses guenilles ; elles lui permirent bientôt de construire, dans cette autre résidence, une maison et une mosquée.

La tribu des Abaziz Charef entra tout entière dans sa confrérie. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il l'anoblit en lui donnant pour ancêtre Si Abd el-Aziz, frère de Sidi Cheikh ben ed-Dine, fondateur des Oulad Sidi Cheikh.

Pendant qu'il paraissait le plus occupé à recruter des prosélytes, les Karabib, fraction des Titeri, et affiliés à son ordre, lui écrivirent plusieurs fois pour l'engager à lever l'étendard de la guerre sainte. Il leur répondit un jour : « Mes frères, avant de songer à combattre des hommes, il nous faut d'abord lutter contre nous-mêmes, contre nos passions, qui sont nos plus redoutables ennemis. Du reste, nous sommes pauvres et ne sommes armés que pour la prière. Laissez à la destinée le soin de nous délivrer des mécréants. Voici ce qui m'a été révélé : « Dans peu surgira un vent violent, qui emportera l'enveloppe âpre et amère du fruit et n'épargnera que l'amande. » L'enveloppe représentait les chrétiens et l'amande les musulmans.

L'allégorie resta incomprise. C'était ce qu'espérait Moussa. S'il semblait ne pas tenir à la lutte, ce n'était que pour se donner l'air d'y être entraîné et se préparer ainsi une échappatoire dans le cas d'insuccès.

Moussa finit donc par céder aux obsessions des Khouane. On procéda à des quêtes d'argent et de provisions de bouche dans le pays. Tous les Derkaoua furent appelés aux armes. Les Oulad Nail fournirent de copieuses offrandes et une certaine quantité de volontaires.

Bientôt 900 derviches à pied et 400 cavaliers se trouvèrent réunis autour de Moussa. La plupart n'avaient pour armes que des bâtons ou de méchants fusils ; mais en revanche, des mains et des estomacs d'Arabes faméliques : crochus, larges et insatiables.

Moussa jura solennellement de renverser Abd el-Kader et de

chasser les chrétiens, ces amis de l'Émir. Aux *tolba* (savants), il lut divers passages du Coran, annonçant sa venue ; à tout le monde, il montra Alger comme butin. Il enflamma les courages et de longs cris de joie accueillirent ses promesses.

On se mit en marche. Moussa était en avant de sa colonne, à cheval sur un âne, — ce qui devait lui attirer le sobriquet de Bou Hamar (l'homme à l'âne). — Quand il arriva à Boghar, sa petite armée s'était augmentée de tout le rebut de la contrée et se composait déjà de 3,000 cavaliers et de 2,000 fantassins.

Moussa séjourna quelques jours chez les Emfatah, d'où il se découvrit aux tribus de Médéa comme le libérateur de l'islamisme.

L'agglomération de monde autour de sa personne ne discontinuant pas, il divisa son armée en deux corps, afin d'en faciliter le commandement. Il se mit à la tête du premier et plaça le second sous les ordres du nommé Si Kouider ben Si Mehamed ben Farhat, sans toutefois se départir de la conduite générale des opérations à exécuter.

Lorsque Moussa fut en vue de Médéa, quelques notables en sortirent et vinrent le trouver : « Si vous approchez de nos murs, lui dirent-ils, nous nous servons de nos armes pour vous repousser. »

Moussa leur répondit : « Loin de moi l'intention de livrer bataille à la population de Médéa ! Je ne veux pas qu'il y ait du sang versé entre nous. Que craignez-vous de moi ? Sont-ce les gens de Titeri, vos anciens ennemis, qui vous font peur ? Je saurai les empêcher de vous causer quelque dommage que ce soit. Je suis ici non pour tuer des Musulmans, mais pour jeter les Français à la mer, ainsi que leur allié, le criminel El-Hadj Abd el-Kader. Quant à vos menaces d'employer la force contre moi... regardez le nombre de ceux qui m'entourent... et dites-moi s'il ne vous serait pas plus sage de vous joindre à moi ? La guerre sainte est le devoir de tout bon musulman. »

La députation, sentant l'inutilité de plus longs efforts pour amener l'éloignement de Si Moussa, rentra dans la ville.

Moussa continua de s'approcher de Médéa. Il lui était nécessaire de débiter par la prise de cette ville, parce qu'elle était,

somme toute, une possession d'Abd el-Kader, et parceque surtout cette facile victoire aurait un immense retentissement. Il établit son camp à une distance d'environ deux milles des jardins.

Pendant quatre jours, il attendit vainement que les habitants de la capitale du Tell algérien lui apportassent leur soumission. Il se préparait à célébrer l'*Aïd es-ser'ir*, fête qui termine le mois du jeûne, lorsqu'il entendit un bruit de fanfares auquel se mêlaient des détonations de fusils, près de ses avant-postes. C'étaient les gens de Médéa qui avaient surpris les troupeaux des Derkaoua et les emmenaient. Moussa, interrompant ses dévotions, envoya quelques détachements contre les assaillants. Il y eut un léger engagement. Les miliciens de la ville ne résistèrent nulle part ; ils rentrèrent précipitamment dans leurs murs. Les frères les poursuivirent et allaient pénétrer avec eux dans Médéa, lorsque heureusement Moussa leur ordonna la retraite.

Les Derkaoua eurent trois hommes tués et trois blessés.

Dans cette petite affaire, un vieux canon, tiré contre Moussa, éclata. Il ne manqua pas de déduire de ce fait tout naturel la protection visible de Dieu. L'enthousiasme de ses soldats en fut redoublé.

Le lendemain, Moussa diminua encore la distance qui le séparait de l'antique cité. L'oratoire situé tout près des portes, à l'est, devint son quartier général. A cette vue, les citadins déjà effrayés du peu de succès de leur sortie de la ville, crurent qu'ils étaient perdus. Hommes, femmes et enfants accoururent affolés de terreur auprès de Moussa, se prosternèrent à ses pieds en implorant l'aman. Le chef des Derkaoua leur accorda le pardon qu'ils demandaient, car il tenait beaucoup à ne pas s'aliéner cette population par une rigueur que rien n'autorisait.

Pendant douze jours, les relations entre la ville et le camp furent pleines d'amitié. Mais cette confraternité n'était pas sincère d'un côté : Les habitants de Médéa n'avaient cessé d'écrire à Abd el-Kader et de le tenir au courant de ce qui se passait. Même, craignant que l'Emir ne les secourût point, ils s'étaient également adressés à Si Ahmed, bey de Constantine. Moussa, informé de leurs démarches, parvint à se saisir d'un de leurs

courriers, porteur d'une dépêche à Abd el-Kader, ainsi conçue :
 « Un individu du nom de Moussa nous a attaqués. Nous n'a-
 « vons pu lui résister ; ses forces étaient trop considérables. Il
 « est au milieu de nous. Secourez-nous ; sauvez nos femmes et
 « nos enfants de l'esclavage ou du déshonneur. »

A la nouvelle de l'arrestation de leur agent, les habitants de Médéa protestèrent de leur fidélité. Moussa leur promit l'oubli de leur trahison, pourvu que les auteurs de la lettre lui fussent livrés. Ces derniers n'eurent que le temps de s'enfuir, partie chez les Rira, partie chez les Haouara. Moussa ne put mettre la main que sur l'innocent taleb qui avait rédigé la missive ; il le remit en liberté sans lui faire aucun mal.

Dès que la soumission de Médéa fut complète, la colonne des Derkaoua s'ébranla dans la direction de l'Ouadjer. La volonté de son chef était de fonder un établissement religieux dans cette localité. Ce n'était pas l'affaire des détrousseurs de grande route, qui formaient le gros de son armée et qui préféraient le pillage à des fondations pieuses. Déjà le sac de Médéa leur avait échappé. Néanmoins, on le suivit encore sans trop murmurer, dans l'espérance de trouver une abondante compensation à Alger.

A Meridjet et-Turk, près de Mouzaya, un Derkaoui de la tribu des Ouamri rejoignit Moussa et lui dit : « El-Hadj Abd el-Kader
 « marche plein de colère contre vous. Hâtez-vous d'aller à lui,
 « de solliciter sa clémence, sinon vous êtes perdu avec toute
 « votre armée. Il est trop puissant pour que vous songiez sérieu-
 « sement à l'abattre. Déjà toute la province d'Oran lui obéit et
 « tout ce pays-ci est dans la résolution de le saluer Sultan. »

— « C'est bien, répondit Moussa avec ironie, je me rendrai
 « au devant de lui. »

Aussitôt il changea d'itinéraire. Il obliqua à gauche vers les Ouamri.

Ce mouvement était à peine dessiné qu'il fut abandonné par tous ceux qui, en se rangeant sous sa bannière, n'avaient songé qu'au butin et se souciaient fort peu d'affronter un homme dont les hauts faits d'armes remplissaient toute l'Algérie. Il ne resta plus à Moussa que 900 fantassins et 400 cavaliers mal équipés, mais fanatisés, mais ayant une foi absolue dans la mission pro-

videntielle de leur chef. Malgré cet affaiblissement considérable de son armée, il n'hésita pas à disputer l'empire de l'Algérie à El-Hadj Abd el-Kader. Que risquait-il d'ailleurs ? tandis que la moindre victoire ferait accourir sous ses drapeaux, non seulement les tribus du sud d'Alger, mais encore les partisans déclarés de l'Emir.

El-Hadj Abd el-Kader avait été instruit des agissements de Si Moussa, de ses projets d'hostilité contre lui, de son départ pour Médéa avec un noyau de Derkaoua. Il vit ce noyau faire boule de neige à mesure qu'il traversait les tribus et se grossir de toutes les hordes vagabondes de la contrée. Craignant une rivalité religieuse, la plus terrible de toutes, il se décida, sans plus tarder, à faire rentrer dans l'ombre cette étoile encore faible et obscure, avant qu'elle jetât une plus vive clarté. Il réunit ses troupes et quitta Mascara le 12 mars 1835. Il passa sur le corps aux tribus qui tentèrent de s'opposer à son passage du Chelif, et traversa résolûment cette rivière, malgré la défense du gouvernement français. Miliana le reçut avec transport. Dans cette ville, il apprit la reddition de Médéa à Si Moussa. Aussitôt il se porta à la rencontre de ce nouveau compétiteur à la royauté de l'Algérie, en se faisant précéder de nombreuses proclamations, où ses derniers exploits étaient pompeusement retracés.

Le jour où Moussa abandonnait les abords de Mouzaya, Abd el-Kader quittait lui-même le Souk el-Arba du Djendel. Les deux adversaires, dès le lendemain, devaient être en face l'un de l'autre.

Abd el-Kader avait placé son artillerie en avant ; lui-même, en tête de sa cavalerie, formait le centre de sa colonne. En arrière était l'infanterie régulière, au nombre de 400 hommes, et à l'extrême arrière-garde, le convoi protégé par un goum.

Arrivé sur le territoire de Ouamri, il arrêta sa colonne au bord d'un ravin plein d'eau et de lauriers-roses, de l'autre côté duquel on apercevait déjà les bandes confuses de Si Moussa. L'artillerie lança sur cette foule quelques volées de mitraille. Les Khouane, loin d'être intimidés par les ravages de chaque coup de canon au milieu d'eux, se précipitèrent avec fureur sur les

troupes d'Abd el-Kader. La lutte dura quatre heures et demie. Au bout de ce temps, le combat cessa du côté de Si Moussa, dont la soldatesque se replia en désordre, poursuivie par les boulets. Les Derkaoua laissèrent sur le champ de bataille plus de 90 morts et un nombre considérable de blessés. Les pertes d'Abd el-Kader furent insignifiantes.

Du premier coup, Si Moussa était écrasé. Il s'enfuit dans le Djebel Mouzaya avec cinq ou six de ses fidèles de Laghouat. Dans cette montagne, nos fugitifs demandèrent l'hospitalité au nommé Ahmed Moul el-Oued, qui leur ouvrit sa maison avec la restriction de les trahir. En effet, il plaça ses gens en sentinelle pour empêcher ses hôtes de s'échapper, et courut prévenir Abd el-Kader. Ce dernier lui prêta quelques cavaliers pour prendre le chef des Derkaoua et le lui amener. Moul el-Oued, à son retour, trouva sa maison vide de ceux qu'il avait accueillis. Grand fut son désappointement ! Voici ce qui était advenu. Le perfide était, à peine sorti, que sa femme avertissait Moussa du complot tramé par son mari. Aussi, *l'homme à l'âne*, profitant des ombres de la nuit et du sommeil de ses gardiens, se glissa dans la broussailles avec ses compagnons. Le lendemain, ils étaient en sûreté chez les Beni Salah. Ils restèrent néanmoins caché dans les bois jusqu'au soir. Puis ils reprirent leur marche pour ne se reposer que chez les Beni Meceoud. Quelques personnes de cette tribu s'empressèrent de leur offrir un gîte bien mérité.

Sur le territoire des Mouiadat (cercle de Boghar), des maraudeurs de cette tribu se saisirent de nos fuyards, les attachèrent solidement et les dépouillèrent de leurs vêtements. Moussa qui leur prêcha le respect d'autrui, fut roué par eux de coups de bâtons et laissé pour mort sur place. Des voyageurs charitables délivrèrent les congréganistes de leur triste position. Après maintes fatigues, ils atteignirent enfin Meçad. Moussa accomplit le trajet tantôt porté tantôt soutenu par ses compagnons.

Dès qu'il fut guéri, le chef des Derkaoua se rendit à Laghouat. Là, il assura aux Khouane qui le plaignaient de ses mésaventures, qu'il ne s'était point hasardé contre El-Hadj Abd el-Kader, puisqu'il connaissait d'avance le résultat de son expédition sur Médéa ; que son but en déférant aux désirs des frères, avait été de leur

prouver qu'une pareille entreprise ne réussirait que le jour où lui-même en donnerait le signal. Bientôt, ajouta-t-il, un tiers des infidèles périra sous nos glaives, un tiers se fera musulman, un tiers repassera la mer.

Les femmes de Si Moussa étaient tombées dans les mains d'Abd el-Kader, à la bataille des Ouamri. L'Emir les avait dirigées sur Mascara avec toutes sortes d'égards. Il les rendit peu de temps après à leur propriétaire légitime.

En 1836, les Oulad Naïl se rangèrent sous l'autorité d'El-Hadj Abd el-Kader, qui les divisa en six fractions, à chacune desquelles il donna un chikh. Il plaça ces six chikh sous les ordres d'un caïd. Si Abd es-Selame ben Gandouz, des Oulad Rouini, fut le premier investi de ce caïdat. En 1838, il fut remplacé par son neveu Si Cherif ben el-Ahreuche, qui, depuis longtemps, s'était mis au service de l'Emir. Abd el-Kader investit bientôt Si Cherif de la dignité de Khalifa, en remplacement d'El-Hadj Aïssa, tué par les habitants de Laghouat en révolte contre lui. Les six chikh devinrent six caïd.

Si Cherif s'adjoignit trois agha qui transmettaient ses ordres au six caïd.

A cette époque, les tribus du cercle de Djelfa étaient encore armées du fusil à mèche. Abd el-Kader introduisit parmi elles le fusil à pierre.

Pendant le siège d'Aïn Madi, les Oulad Naïl fournirent à Abd el-Kader un fort contingent de cavalerie (1837).

Lors de l'occupation de Médéa par les Français, en 1840, Si Moussa, qui était chez les Beni Hacène de Médéa, se retira dans le Djebel Sahari, à El-Khadra.

En 1843, à la suite de l'affaire de Taguine, des relations amicales s'établirent entre nous et les populations du Sahara. Ces relations n'étaient basées que sur la nécessité où étaient les tribus nomades de se rendre tributaires du Tell pour leurs approvisionnements en céréales.

Pour fixer d'une manière définitive cette sujétion de circonstance, le général Marey, cette même année, se porta dans le sud de la province d'Alger, à la tête d'une colonne. Il franchit le Dje-

bel Sahari et s'avança jusqu'à Zakar, au sud de Djelfa. Les Oulad Naïl lui prodiguèrent les marques de leur obéissance. Il était le premier Français qui eût osé s'aventurer si loin du Tell. Pendant sa tournée, Ahmed ben Salem, chikh de la ville de Laghouat, lui proposa de placer tout le sud de la province d'Alger sous la domination française. Le Maréchal Bugeaud, auquel il en fut référé, accepta et le nomma Khalifa du sud.

A l'apparition du général Marey dans le Zarez, Si Moussa se réfugia chez les Beni Iala, en Kabylie. Il y resta trois ans et opéra de nombreuses conversions dans la contrée. L'autorité française s'étant étendue sur cette tribu, et des colonnes menaçant tous les autres points de la Kabylie, Si Moussa revint à Meçad.

En 1844, le général Marey, pour apaiser une révolte excitée par Telly ben el-Akhal, l'un des agha de Si Cherif ben el-Ahreuche, sortit de nouveau de Médéa, passa par Taguine, Zenina, franchit le Djebel Amour, visita Tadjemout, Laghouat, El-Assafia, Ksar el-Hirane, Antila sur l'Oued Bou Drine, Meçad et plusieurs autres localités. Il revint par Taguine sans avoir rencontré un seul ennemi dans cette longue excursion.

A Tadjemout, le marabout d'Aïn Madi avait reconnu le nouvel ordre de choses.

ARNAUD,
Interprète militaire.
